Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 39

Artikel: Une première
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204505

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

taillon 88, du côté de Pomy, poussent même jusqu'à ce village. Ils finissent par y découvrir une étable hospitalière, où ils sont tout heureux de se reposer deux ou trois heures sur la paille, à côté des vaches.

A 3 ½ heures, ils sont debout et, la pluie ayant cessé, retournent sur les hauteurs, afin de ne rien perdre de la bataille qui était imminente.

— Sapristi ! il ne fait rien tant chaud, murmurait Pierre. Et il ramenait autour de soi les bouts flottants de sa couverture.

— Pour sûr non ! Une goutte de café aurait été la bienvenue.

— Bah ! A la guerre comme à la guerre !

Après trois heures de marches et contre-marches, ils entendirent et virent enfin quelque chose.

Des coups de fusils crépitaient un peu partout ; les gros canons tonnaient ; les pièces de campagne et les mortiers répondaient. Les assaillants s'avançaient sur toute la ligne. C'était l'attaque tant attendue.

— Bon Dieu ! quel trafit ! clamait Sophie. C'est toujours plus pis ! De ma vie, de mes jours ! Pourvu qu'il n'arrive rien à notre Jules !

— T'inquiète pas, Sophie, et surtout tais-toi. Laisse-moi regarder...

— Je n'y comprends rien, rien du tout. Où vont-ils ? Que veulent-ils ? Quel trafic ! Bon Dieu, quel trafic !

— Tais-toi donc ! A la longue, on finira bien par s'imaginer qu'on a compris !

Mais des fanfares éclatent tout à coup, sur leur gauche. La foule des curieux se précipite. Pierre et sa femme suivent le mouvement. Ils assistent alors à l'attaque manquée du 1er régiment, refoulé par les troupes du 4e, marchant crânement, drapeaux flottants, aux sons du « Roulez tambours ».

— Te bombarde ! criait Pierre transporté. Ça, c'est beau ! On dira ce qu'on voudra, pas, Sophie ? Qui aurait cru ça des Genevois !... C'est le tout de savoir les prendre...

E.-C. Thou.

Une première. — Jeudi soir, fut donnée devant une salle bien garnie la première de *Légionnaire par vengeance*, le drame militaire de M. Randin. Cette pièce est montée avec un luxe de figuration, de décors et de costumes vraiment extraordinaire. L'interprétation est bonne ; elle sera meilleure aux prochaines représentations. De la pièce même, nous ne pouvons rien dire encore ; une seule audition ne saurait suffire pour fixer un jugement. Mais ce qu'il est dors et déjà possible de déclarer, c'est que *Légionnaire par vengeance* fera certainement, au « Théâtre du Peuple », quelques belles salles. — (Voir aux annonces.)

LÈ TSACHAU (CHASSEURS) DE LA « BEINDA NAIRE ».

Prau su que vo lè z'âi cogniu lè tsachau de la « beinda nâire » de pè Lozena. L'è cein que l'ètâi dâi crâno lulu, dâi luron d'attâque. Po dâi tsachau, l'ètant dâi tsachau. Lâi avâi permi leu on martchand de tisanne, on fabrequant de carrâïe, on dresse-boute (que l'è dan on régent), on sartinbanque qu'instruisâi lè valet su clliau manâire que lâi diant la gymnastique, on boutsî qu'on lâi desâi Tya-muton, on minna-mor et pu oncora on par d'autro. Vo dio que l'ètant treize et dâi guierrié ; l'ètâi pire que la beinda à Arnolde dâi z'autro iâdzo. Assebin quand clliau treize tsachau partessant dein lè bou avoué lau tsin, lau pètâiru, lau cornette, lau bissat, lau dièton, lau metanne et tsacon lau trâi gourde, faillâi vère, poûro z'ami ! quinte dzornâ ! Terîvant dza du su le Lâo, vè lè Caserne, tî ein on iâdzo : lè tsin bouèlâvant et felâvant quemet dâi z'einludzo, lè sordat sè crayant que l'è z'ennemi arrevâvant, lè bouîbo que fasant l'écoula bossonâre pregnant la fouâre, et lè pére z'et mère desant à lau z'einfant : « Sâi bin sâdzo, mon valet, vaitcé la *beinda nâire* que passe ! » Et lè menistre desant dein lau prîdzo : « Dieu no garde dau diâbllio et de la beinda nâire ».

L'è qu'aprî que l'avant passâ tot lo gibier dau payî ètâi vîa. N'è pas que l'ausse ètâ tyà, mâ sè sauvâve de pouâire et partessâi dau côté de Frâidèvela, de Penâ, de Montprèvâre, po sè fére terî pè lè tsachau de clliau velâdzo que sè peinsâvant adan : « Lâi a rîdo de lâvre et d'étyâru vouâ ! Paraît que la beinda nâire fâ ouna veryâ ! »

On coup, cein sè passâve lâi a dza grantenet, lè treize s'eimbreyant po parti du su le Lâo. L'ètai aprî la St-Martin. L'avâi nu on bocon peindeint la né et fasâi frâ. Vaitcé qu'au moeint iô l'allâvant baillî lo signat de se mettre ein route et lâtsi lè tsin, lo minna-mor fâ :

— Tè rondzâi ! i'é âobllià mè metanne !

— Te mettrî tè man dein tè catsette ! lâi dit Tya-muton.

— Diabe lo pas ! M'ein vé lè queri.

— Quaise-té, que diant dinse lè z'autro, et pu foudra t'atteindre quie, pè cllia cramena !

— Sâ-to pas einvouyî ton tsin avoué on beliet pô l'ottô ? Ta fenna lè lâi baillerâ, que dit Tya-muton.

— Rein dau tot, fâ lo minna-mor, lâi a pas fauta de beliet. Lè metanne sont dein mon pâilo iô ie dormo ; mon tsin l'a bon nâ, lâi vu fére acheintre mè man et vo frâimo onna botoille que lè rapporte.

Adan, vaitcé mon minna-mor que l'eimpougne son tsin, lâi passe sè dâ dèso lo nâ po que lè z'acheintâi bin et lâi fâ : « Fifi ! va chercher ! » Et la bîte trasse qu'on diâbllio avau lo prâ, l'infate la tserrare tant que pouâve éteindre, lè z'oraille avau lè djoûte, la tiuva eintre lè tsambe, la leingo à mâiti teryâ et pu... via.

Cinq menute aprî lo tsin revegnâi âo dissîme galop, avoué oquie dein lo mor que fot bas dèvant lè piaute âo maître.

Vo z'arâi faliu oûre lè recaffalâïe de clliau cor, l'âvressant dâi mor quemet on catseplliat et sè desant eintre leu :

— Po fin nâ, ta bîte l'a fin nà ! pouâve pas mî trovâ ! Ha.. ha... ha ! hi... hi... hi... hi !... Tè rondzâi la quinta.

Lo tsin l'avâi rapportâ lo pantet de la fenna.

Marc a Louis.

Pour ne pas manquer le train. — « Rien ne sert de courir, il faut partir à temps », a dit le bon Lafontaine. Il faut partir à temps pour prendre le train, le bateau à vapeur, la diligence ou le tramway, mais encore est-il indispensable de connaître l'heure des départs. Voyageurs, mes amis, ayez donc toujours sur vous un indicateur aussi complet que l'**Horaire du Major Davel**, édité par les Hoirs d'Adrien Borgeaud, à Lausanne. N'oubliez pas surtout de vous procurer pour le 1er octobre, l'édition d'hiver.

ILS SONT LA ! — **John Hewelt** et ses gringalets ont fait jeudi leurs adieux aux fidèles du Kursaal. Ils sont partis. Mais les **Colbergs** sont venus et avec eux un chef d'orchestre non moins magique que M. Birnbaum, mais beaucoup, beaucoup plus petit que lui ; c'est le plus petit du monde, dit-on. Et ce n'est pas tout ; il y a encore les **Polos**, cascadeurs comiques ; **Ghezzo**, le vélochromographe peintre express ; **Armandy's**, un baryton moderne ; **Lys Perl**, duettistes originaux. Enfin, il y a surtout le **Cinématographe Pathé**, dont les vues, toujours nouvelles, ont un succès fou.

Demain, dimanche, matinée à 2 ½ heures et soirée à 8 ½ heures.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

---

soirées d'amateurs, son attention est dans la salle. Ce qui se passe sur la scène ne l'intéresse pas du tout.

M. Devertgalant vient donc chercher un billet :

— Ne m'en veuillez pas, mon cher directeur ; ce n'est point une infidélité. Je ne sais que faire de ma soirée. Mieux vaut encore aller à cette représentation d'amateurs que de me morfondre tout seul, chez moi. De deux maux...

Oscar. — Le portrait est excellent. Et puisque tu manies le pinceau avec tant de bonheur, continue. N'es-tu pas mon collaborateur !

Paul. — Oh ! mon cher, je crois que nous sommes au bout du défilé. Il nous resterait bien encore à faire le portrait de la personne qui vient acheter un billet avec le désir sincère d'assister à la soirée et de s'y amuser, mais là, comme pour l'amateur consciencieux, le modèle manque.

Oscar. — Et les parents des jeunes amateurs ?

Paul. — Oui... c'est vrai !... Il ne leur déplaît point d'assister au facile triomphe de leurs enfants. Ils se disent qu'après tout ils y sont bien pour quelque chose. Mais ils n'osent trop manifester leur contentement ; une réserve s'impose, qui n'est pas le fait de la modestie. Ils ont trop pesté, depuis quelques semaines, contre les rentrées tardives, les étourderies nombreuses, les escapades, dont la préparation de cette soirée a été la cause...

Oscar. — En effet, ils ne peuvent guère se contredire, là, tout d'un coup.

Paul. — Enfin, il y aurait encore quelque chose à dire de la représentation elle-même ; de la durée interminable des entr'actes ; de la somme énorme d'indulgence et de patience qui se dissimule sous ces applaudissements obligatoires et ces rappels forcés ; des billets donnés, qui à eux seuls représentent plus des trois quarts de l'auditoire, sauvant ainsi les apparences ; des délégués des sociétés sœurs, qui, en sortant, lorsqu'ils peuvent secouer le joug des convenances, rétractent presque tous leurs éloges, retirent tous leurs bravos. Leur société n'est-elle pas bien supérieure !

Oscar. — Et les couronnes, les bouquets, les palmes?

Paul. — J'allais les oublier !... Les couronnes !... Mais, il n'y a pas de soirée d'amateurs sans une pluie de couronnes. Tout le monde en reçoit, plutôt deux qu'une. C'est le triomphe à la portée de tous. Un véritable bombardement, coupant les tirades, interrompant les dialogues et prolongeant — sans profit pour le spectateur — une représentation qu'il trouve déjà trop longue.

Si quelqu'un est oublié dans cette distribution, ne plaignez pas les moins remarqués. L'oublié n'est jamais qu'un des meilleurs, chargé d'un rôle important, mais qui n'a pas le privilège de posséder, dans l'auditoire, une sœur, une cousine ou... une amie. Le valet, qui ne paraît qu'une fois en scène, pour dire : « Madame est servie », en ressort pliant sous le poids des couronnes et des bouquets.

Oscar. — Tiens, je me souviens que dans la première société dont je fis partie, le comité, pour prévenir en apparence toute injustice, avait commandé une couronne : « la couronne officielle ». Elle était destinée à ceux qui n'en recevraient pas d'autres. Un ami de la société était chargé de la lancer. L'acteur la recevait avec force révérences, puis, lorsqu'il était dans la coulisse, sans souci de ses protestations, un membre du comité lui arrachait la couronne des mains pour la lancer à un autre.

Paul. — Tout était perdu, for l'honneur.

Oscar. — Eh ! bien, maintenant, ton dernier mot. Crois-tu qu'il serait possible, avec ces données, de préparer un prologue pour notre prochaine soirée ?

Paul. — Impossible. Je te l'ai déjà dit, le temps nous manque. Et puis, ton idée, c'est bon entre nous ; mais en public, ah non, par exemple.

Oscar. — Ainsi, nous n'aurons pas de prologue ?

Paul. — Personne ne s'en plaindra, je te l'ai déjà dit. A la péroraison de son « discours officiel » — encore une tradition qui ne tient que par la force de l'habitude — le président pourra, puisque tu le crois nécessaire, ajouter ces mots :

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs. »

» Deux de nos membres, au talent bien connu — on peut dire cela, n'est-ce pas ? — se proposaient, conformément à la tradition, de composer un prologue pour cette petite soirée. Ils avaient trouvé, paraît-il, une donnée vraiment extraordinaire et dont le succès était certain. Malheureusement, des circonstances indépendantes de leur volonté les ont obligés à renoncer à ce projet.

» Voilà pourquoi, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, nous n'avons pas de prologue. »

Soupir de soulagement dans l'assistance. « Toujours autant de gagné », pensent tous les spectateurs.

Oscar. — Et après cela ?...

Paul. — Après cela ?... Eh bien : « Messieurs, place au théâtre ! »

FIN.